

Avertissement : Ce texte est largement inspiré du livre « C'est pas moi, c'est lui » de Charles et Théa Rojzman, Ed J. C. Lattès 2006. Pour bien comprendre les idées des auteurs il est indispensable de lire le livre.

Ecole en crise

Constats : L'école ne va pas bien, elle est en crise, comme la société. Elle subit celles du travail, du lien social, de l'autorité et du sens. Non seulement elle les subit, mais elle les accentue. Elle participe à leur aggravation malgré les efforts faits de toute part pour améliorer le fonctionnement de la société.

Tout ne va pas mal dans l'école, tous les professeurs et les élèves ne sont pas en souffrance ou en échec. Le propos n'est pas de culpabiliser les uns et les autres, d'accuser, de chercher des coupables et de baisser les bras. La tendance à être victime est présente partout. Cela vient du fait que l'on ne perçoit plus son rôle et l'importance de celui-ci dans l'ensemble. Chacun a sa responsabilité dans l'équilibre et aussi dans le dysfonctionnement social et institutionnel.

L'école est victime et responsable du sentiment d'impuissance, des peurs et des violences sociales. Chercher ensemble les outils de guérison pour devenir acteur et responsable du changement pour sortir du sentiment d'impuissance, n'est-ce pas un objectif qui vaut la peine d'être tenté ?

Notre société malade est en train de perturber, voir de détruire les lieux de l'éducation des citoyens : école primaire, secondaire, formation professionnelle, lycées, université,... Tous les niveaux de formation sont touchés par la crise. Seule la compréhension de ce phénomène permettra d'opérer le changement.

L'enfant passe une partie importante de son temps à l'école. Cela correspond à une tranche primordiale de la vie de l'être humain. Elle est le reflet de la société, mais elle peut aussi devenir le lieu où il est possible de la réparer.

L'éducation du futur citoyen passe par elle. Son ambition devrait être qu'il devienne responsable, actif et apprenne à sortir du sentiment d'impuissance, disposant d'un bagage de connaissance important et précieux. Mais c'est aussi à l'école que se nourrit des sentiments d'exclusion, d'ennui, de ségrégation voir de dépression. L'école n'est évidemment pas la seule responsable.

Institution inadaptée

Une démocratie véritable a besoin de citoyens démocrates, la démocratie comme son esprit s'apprend. L'école souhaitait consciemment dès le début la réussite possible de tous les élèves, mais inconsciemment (?) elle a créé la répartition hiérarchique. La société industrielle en plein développement a eu besoin de cadres diplômés, de dirigeants, de chefs, de décideurs et d'autres, en situation d'échec scolaire relatif pour remplir les rôles d'exécutants. Comme tout le monde trouvait en principe sa place cela ne posait pas de problème particulier. Non seulement l'échec scolaire a toujours existé, mais il était d'une certaine manière indispensable à l'organisation hiérarchique. Actuellement il n'est plus ressenti de la même manière car il implique souvent l'absence de perspective professionnelle.

Comme l'école est restée pratiquement la même, elle a sa responsabilité dans le désordre et les problèmes qu'elle subit. Ce lieu de formation, d'apprentissage et de préparation à l'avenir professionnel et adulte est devenu totalement inadapté ne fournissant plus l'apprentissage et l'éducation en correspondance avec la société contemporaine. Elle ne conduit plus nécessairement à l'emploi et à la capacité de vivre en société avec comme conséquence que les élèves se sentent perdus et abandonnés. Ils craignent pour leur avenir. Ils savent que plus ils échouent tôt plus leur chance de trouver un travail et une reconnaissance sociale sera réduite.

Inconsciemment elle a créé son échec structurel ce qui aboutit aux différentes frustrations et craintes qui induisent de la violence et de la dépression scolaire des enfants. Elle n'a pas été capable d'anticiper les conséquences dramatiques qui aboutissent aujourd'hui à l'explosion de son propre système.

Les modalités de tri (sélection) et de fonctionnement ne correspondent plus à la réalité actuelle. Le système d'apprentissage et la méthode éducative ont progressivement miné la confiance en soi, envers la société et contribué à créer de l'exclusion. Elle fonctionne comme une société miniature et n'est en rien affranchie des travers idéologiques et des principes de la vie collective. Elle peine à admettre sa capacité de destruction, qu'elle contribue à la dissolution du lien social, au mal-être et à la solitude des

individus qui les conduit à la violence ou à l'abandon de soi. Elle ne se sent ni coupable ni responsable de cette dégradation.

Comme toutes les institutions, elle manque sa mission et produit sa propre violence. Son inadaptation fait que les milieux populaires connaissent un grand taux d'échec avec les graves problèmes d'alphabétisation élémentaire et la difficulté dans certaines classes de faire cours tant la violence, les incivilités et la dissipation sont grandes. Elle contribue à former une élite prétentieuse, intouchable qui nie la réalité sociale. Dans tous les domaines la difficulté à coopérer est un obstacle à l'intelligence et au développement.

Comme toujours on s'attaque aux symptômes sans traiter cette question à la racine. Le manque de coopération est aussi présent dans l'école ce qui ne permet pas aux informations de véritablement circuler entre tous et surtout en direction des responsables politiques qui ne sont pas au courant des véritables problèmes. La collaboration entre les gens du terrain et la hiérarchie est souvent perturbée par manque d'une véritable confiance.

Entre les vœux pieux (ordonnances scolaires) et la réalité le décalage est énorme. Ce dysfonctionnement pathogène renforce et attise les maladies sociales. Il est fondamental que les institutions changent pour faire face aux défis actuels.

En réponse à l'attente de la démocratisation l'école a admis tous les enfants en âge d'être scolarisés. Elle a organisé un tri par le mérite et en même temps tous les niveaux d'élèves sont acceptés alors qu'avant elle éliminait les rebelles, les insoumis et ceux qui avaient des problèmes psychologiques. Ceux qui réussissaient à l'école venaient de milieux relativement privilégiés ou avaient un équilibre leur permettant d'être tout simplement conforme. Les gêneurs et les gênants n'avaient pas leur place alors qu'actuellement ils ne sont plus éliminés, mais en échec et gardés dans l'institution.

Le corps enseignant a gardé la volonté de faire réussir tout le monde et cherche les aides nécessaires à cet objectif. Face aux différents niveaux et aux problèmes personnels graves de certains l'objectif n'est plus atteignable, il est pourtant la commande à la fois des parents et de l'institution.

Très souvent un ressentiment d'amertume s'installe parmi les professeurs. Les élèves ne réagissent pas toujours à leurs demandes. La conséquence est que la faute et la responsabilité de l'échec risque de se reporter sur les adultes.

Il ne s'agit pas de remettre en question le droit à l'éducation pour tous et l'école doit se féliciter de la mise en application de ce principe. Mais comme elle ne sait pas ou peu gérer la diversité elle est en grande difficulté.

Préparer des enfants à cette société complexe, avec toutes ces incertitudes et une liberté très grande est une tâche que l'école sait peu faire.

Comme la société ne peut intégrer ces minorités fragiles n'étant ni assez forte ni assez sûr d'elle-même cela conduit à une grande insécurité.

Autant l'école que la société ne parviennent pas à assurer leur mission d'intégration de tous et elles ont tendance à se créer des boucs émissaires à défaut de parvenir à résoudre les problèmes.

Nous faisons semblant d'être une société démocratique et unie. La tendance à une auto-évaluation est trompeuse. L'auto-justification des réussites est dangereuse et illusoire. La réalité nous montre que les systèmes d'intégration ont fait faillite. Comme les autres institutions les cloisonnements et les prises de décisions, sans concertation de la base créent beaucoup de colère et d'amertume avec le risque de se reporter naturellement sur des boucs émissaires : certains types d'élèves, certains enseignants incompetents, les parents qui démissionnent, la réformite et le pédagogisme.

Lorsque l'on a fait ces constats, que faire ? Comment agir ?

La résistance au changement

Beaucoup d'analyses et de solutions pour gérer la crise de l'école sont proposées depuis un certain nombre d'années. Très souvent elles paraissent évidentes et pleines de bon sens et pourtant pratiquement rien ne change ! Au contraire l'école s'enlise et continue d'être inadaptée à la fois au monde qui l'entoure et, ce qui est plus grave, aux personnes qui la fréquentent et la constituent. Face à ce problème grave, nous n'arrivons pas à utiliser les outils et les remèdes proposés. Pourquoi ? La réformite ne propose pas de changement radical, mais des ajustements partiels qui ne remettent pas fondamentalement en cause le véritable malaise. Réparer en profondeur et en totalité ? Mission impossible, utopiste, irréaliste, dangereuse ? Et pourtant ! Evidemment les obstacles sont nombreux, la conjoncture est défavorable, les résistances humaines et matériels quasi insurmontables... Tout le monde se sent impuissant et victime, les parents, les élèves, les professeurs, l'opinion publique...

Et si notre incapacité à prendre nos responsabilités faisait partie intégrante du problème ?

Depuis de nombreuses années beaucoup de réformes, de pédagogies nouvelles sont régulièrement proposées ce qui pourrait laisser croire que l'école a véritablement changé. Le grand débat actuel sur le pédagogisme fait partie de cette tendance à chercher des coupables.

Deux camps s'affrontent et paralysent le système scolaire qui ne prend plus le temps de penser, de redéfinir sa mission, de gérer une population différente.

Il y a ceux qui sont convaincus de changements pédagogiques innovants et pleins de promesses et les autres opposés à toute réforme et majoritairement nostalgique du passé. Le courant dominant ne va pas dans les sens des pédagogues qui sont accusés de tous les maux. Ils sont les destructeurs de l'école, ils l'ont dénaturée et auraient perverti l'environnement scolaire. Cette éducation nouvelle ne marche pas et les pédagogies nouvelles ont toutes échoué...

«A entendre certains, l'école ne serait plus le sanctuaire du savoir mais l'ancre de l'illettrisme et la sous-culture. A la suite de ce constat, la recherche de la cause : ce désastre serait une des conséquences des expérimentations abusives des pédagogues chargés d'améliorer l'école depuis ces trente ou quarante dernières années. Les pédagogues auraient transformé l'école en grand parc d'attractions, et à force de vouloir placer l'enfant au centre de l'apprentissage, de vouloir constituer l'école en un lieu de vie, auraient participé à la naissance de l'enfant roi, consommateur, indiscipliné et inculte. L'école aurait subi une offensive pédagogique, quasi seule responsable de la baisse qualitative du niveau scolaire. Les mutations que l'école tente de gérer et auxquelles elle ne parvient pas à s'adapter seraient le fait des réformes pédagogiques sans cesse assénées au système »¹

Visiblement l'école est en échec par rapport à sa mission première. Une fois de plus la recherche de coupables est ouverte et les pédagogues sont la cible toute trouvée. La réalité est occultée. Les institutions et la société sont adaptées au monde actuel, elles sont adéquates et c'est parce que quelques-uns se permettent de les remettre en cause qu'ils deviennent les responsables de tous les maux.

L'incapacité de prendre ses responsabilités permet ce type de discours. Les causes du dysfonctionnement sont forcément complexes et ne peuvent être trouvées chez un coupable ou malade désigné.

Ce discours est violent et très dangereux. Il n'admet pas le partage des responsabilités. Comme il est tenu par une partie de l'élite intellectuelle, il est écouté. Il se positionne en dehors et au-dessus, il juge l'école par rapport à ce qui est prescrit et ne veut pas voir la réalité effective de cette institution en crise.

Mettre la dégradation de l'école sur les nouvelles méthodes pédagogiques et qu'elle a échoué à force de réforme tient du fantasme. Nous sommes incapables de comprendre l'échec de ce système sacralisé qui n'a pas su s'adapter aux différentes évolutions de la société. Certains, parmi une élite bien pensante disent que l'école échoue car elle a perdu son prestige et sa rigueur pédagogique. La nostalgie de cette vieille école d'antan refait surface chez ceux qu'elle a promus au rang de meilleur, d'élite. Elle légitime leur pouvoir et leur valeur. Il dès lors logique qu'ils ne veulent pas qu'elle change.

Cette élite s'effraie et se scandalise que cette école prenne conscience qu'elle doit s'adapter à un nouveau public qui n'est plus celui qui était auparavant trié sur le volet. Ce qui entraîne cette peur du pédagogisme coupable de tous les maux.

De plus pratiquement aucune des réformes proposées par les nouveaux pédagogues ne sont véritablement entrées dans l'école. Les résistances au changement ne permettent pas de véritables évolutions. Entre les intentions et la réalité des classes il y a souvent un véritable gouffre.

Actuellement un grand sentiment d'impuissance est présent chez les enseignants. Apporter la connaissance et le savoir à un public dont le comportement est souvent réfractaire, voir hostile n'est pas simple. Sacrifier les contenus pour répondre à la demande de garder tous les élèves n'est pas facile. Accepter une diminution de certaines exigences, souvent inadaptées au monde actuel met les enseignants dans la confusion. Comment concilier la demande de transmission de connaissance à celle d'éducation ? Combien de professeurs disent qu'ils ne sont ni des éducateurs ni des animateurs socioculturels.

En fait pour qui fréquente l'école, la réalité est que tant la société que ses différents acteurs changent, parents enseignants, élèves, responsables pédagogiques, mais qu'en revanche l'école n'a pas

¹ C'est pas moi c'est lui C. et T. Rojzman p. 150

véritablement changé. En continuant de gérer le public de la même façon elle s'est mise en situation d'échec.

Que signifie réussir à l'école ?

Il faut avoir de bonnes notes et obtenir les diplômes qu'elle délivre. Il faut donc s'adapter aux critères d'évaluation, accepter le jeu de la compétition par la note. Etre bien adapté au système, ce que certains ont appelé le métier d'élève. La récompense vient plus de cette adaptation que d'une véritable réalité à comprendre. C'est plus important de faire croire ce que l'on sait que démontrer véritablement un esprit critique. Apprendre à faire semblant, de savoir pour les examens quitte à pratiquement oublier dès qu'ils sont passés. Nous apprenons à imiter ceux qui savent : les professeurs. L'élite de notre société s'est formée de cette manière et s'est adaptée à cette exigence de faire croire qu'elle sait. Or admettre que nous ne pouvons tout savoir c'est être ouvert à l'esprit critique et à la connaissance de l'autre, à la tolérance et à la créativité. C'est tout le rapport à l'autorité que nous devons revisiter.

A l'intérieur de l'école il n'est pas très bien vu de dire que l'on ne sait pas. Avouer ses limites et vous êtes sanctionnés, notés. Prendre conscience de ses limites est une preuve d'intelligence.

Il est d'autant plus difficile de remettre en cause le fonctionnement de l'école car les élites qui « parlent » ne veulent critiquer un système qui leur a réussi.

Violence et peurs

La peur de l'échec est très forte chez les élèves et aussi chez les professionnels. La violence de l'école, provoquée par les maîtres ou les élèves est la conséquence de craintes qui ne savent s'exprimer autrement.

A l'origine de toute violence, il faut chercher la peur. D'où vient-elle ? Qui ou quoi la provoque ? Comment l'atténuer ?

Certains phénomènes comme l'ennui, les incivilités, le manque de respect des élèves sont devenus tellement habituels que plus personne ne les évoque vraiment. Ces réalités sont symptomatiques et expriment un malaise beaucoup plus profond. D'où l'importance de s'attaquer aux causes et non aux symptômes.

Entre l'ennui normal (contrainte de l'apprentissage, toutes les matières ne peuvent intéresser tous les élèves) et celui que l'on rencontre de plus en plus dans le système scolaire, qui se manifeste de plusieurs façons (sommolence, distraction, manque d'écoute, bavardage, provocations, jeux, refus de participation...) il serait utile de comprendre les différents mécanismes. En n'incluant pas ou très peu les élèves dans les processus d'apprentissage (ce que souhaitent les nouvelles pédagogies)² le sens des apprentissages n'est pas évident pour les enfants. (En pédagogie médiatisée, les critères indispensables de médiation sont l'intentionnalité-réciprocité, la signification, la généralisation qui vont tout à fait dans l'approche pour donner du sens)³. Le problème est identique pour beaucoup d'enseignants qui ressentent ce désintérêt comme un rejet à la fois de leur apprentissage ou d'eux-mêmes. Ils sont souvent coupés du sens des matières et de la forme qu'on leur demande d'enseigner. Il ne s'agit plus de transmission mais uniquement d'émission d'un savoir qui ne fait sens pour personne.

De plus l'enseignant est isolé par choix ou par obligation. Il est le seul maître à bord dans sa classe. Le travail de groupe, la réflexion collective n'est pas perçue comme un enrichissement, mais plutôt comme une contrainte, encore des séances supplémentaires...

Une autre source d'ennui est l'absence de pouvoir des élèves qui ne sont pas ou très peu impliqués dans l'élaboration des règles de fonctionnement de leur établissement et des différentes formes d'apprentissage. La formation transdisciplinaire est absente et ne permet pas à l'élève de faire le lien entre les différentes branches. L'élève par obligation est transdisciplinaire, il passe d'un apprentissage à l'autre sans qu'on lui donne toujours des clés pour faire les ponts entre les apprentissages des différentes matières (alors que des recherches importantes ont montré des résultats encourageants dans cette réflexion, voir les recherches en transdisciplinarité)⁴.

Cette solitude, à la fois des enseignants et des élèves contribue à l'échec non reconnu de l'école. Il entraîne un désintérêt et un sentiment d'impuissance par rapport à leur mission chez beaucoup

² Réflexion personnelle

³ Idem

⁴ Idem

d'enseignants. Ils se détachent de la vie scolaire et des apprentissages et ne croient plus à leur métier avec le risque que ce sentiment d'impuissance débouche sur une agressivité, un mépris, voir une ségrégation sociale ou raciale contre leurs élèves.

La violence dans les quartiers difficiles est plus spectaculaire qu'ailleurs, mais elle ne doit pas nous faire oublier que celle de l'école sévit partout. Dans les zones difficiles les enseignants sont obligés de prendre des mesures collectives et ont déjà l'habitude de travailler ensemble sur les problèmes de violence. Ils essaient de la diminuer en changeant leur attitude. Si le rapport de force ne lui est pas favorable et face à un public très hostile, la violence de l'école est moindre car il y a obligation de chercher ensemble des solutions. Il en va de la survie de chacun. Si elle peut (encore) dominer son public, elle a tendance de façon moins visible à une certaine forme de violence institutionnelle.

Cette institution génère de la violence qui n'est ni une réponse à l'agressivité des élèves ni une démarche pédagogique acceptable. Certains enseignants contribuent, avec l'institution à cette violence, lorsqu'ils détruisent la confiance en soi de certains élèves, se montrent indifférents aux difficultés des autres et imposent la compétition comme source de motivation. (Sélection, classements, concours...)

Souvent les objectifs de départ sont encore le tri, la sélection et la réussite par rapport à un système de notation. Cette forme de violence n'est souvent pas consciente. Elle est même admise comme norme.

Les conditions de travail difficiles, les contraintes peuvent amener, bien malgré eux, certains enseignants à des réactions relativement violentes. La peur, la colère, l'impuissance sont autant de raisons qui peuvent aboutir à des comportements inadaptés. Il ne s'agit pas d'accabler et de juger, mais bien de trouver ensemble des moyens de modifier cette organisation pathogène. Il est important de rappeler aux enseignants qu'ils ne peuvent être parfaits. Ce n'est pas en niant cette violence qui est exercée quotidiennement dans les écoles que nous pourrions trouver des solutions. Tout le monde a besoin d'aide, surtout face à sa propre violence.

Beaucoup de violences à l'école répondent de façon indirecte à celle de l'institution. Elles ne sont pas les conséquences des inégalités sociales, mais aussi des réponses à la violence de la société qui approuve des systèmes qui aggravent les maladies sociales. Nous constatons souvent que les enseignants qui sont respectueux, qui renvoient une image positive d'eux-mêmes, qui ne sont pas dévalorisés, ont rarement de gros problème de violence. Et si la violence à l'école était aussi une réponse à la violence de l'école ?

Est-ce qu'il y aurait des enfants aptes à réussir à l'école et d'autres non ? D'un côté les enfants sages, intelligents, studieux, travailleurs, privilégiés, soutenus par leur milieu familial... et de l'autre les voués à l'échec, les perturbateurs, les paresseux, les perturbés, les limités, les enfants étrangers, les dissipés... Les enfants ne seraient pas également intelligents ni capables ? Notre habitude de pensée va dans ce sens et bon nombre d'enseignants sont convaincus (comme les élites) de ces différences d'aptitudes. Il ne s'agit pas de s'adapter à une hétérogénéité de personnes, mais d'aptitudes. A l'exception des enfants pris en charge par des institutions spécialisées, pouvons-nous admettre que tous les enfants ont le potentiel pour réussir leur scolarité ?

Nous soutenons que la bêtise ou l'inattention permanente, le désintérêt pour le savoir et l'incapacité à apprendre correctement ne sont que très rarement irrémédiables et inhérents aux capacités propres de l'enfant. Si l'on admet cela, d'où viennent alors l'échec et les « attitudes négatives » de certains enfants ?⁵

Si l'on se réfère aux textes officiels, ils ne sont pas inadaptés à la préparation à la vie sociale et aux apprentissages. Comment se fait-il que des élèves ratent les marches et certains apprentissages essentiels ?

Osons un instant formuler un programme officieux ou inconscient ; il pourrait exprimer une grande partie de ce que nos enfants apprennent aussi à l'école : « apprendre à être meilleur que les autres » (avoir de meilleures notes, des points au-dessus de son voisin, être le premier dans les matières) « apprendre à se méfier de l'autre » (ne pas être influencé par les élèves dissipés, ne pas aimer les mauvais élèves, avoir peur de la maîtresse, empêcher son camarade de copier sur soi) « apprendre à nuire aux autres » (parler et écrire mieux que les autres, se moquer des mauvais, des nuls, se réjouir de la défaite de ses camarades, provoquer la maîtresse, chahuter les plus faibles pour se montrer le plus fort) « apprendre à être obéissant et soumis » (se taire, parler, écrire, questionner uniquement sur demande, et dans le temps réservé à chaque expression, arriver à l'heure, rester assis sans

⁵ Ibid p.178

bouger, ne pas intervenir) « apprendre à se taire et à ne pas trop manifester sa personnalité » (être comme les autres, ressembler à ses camarades, être comme l'attend le maître, correspondre à l'image de l'élève « sage », ne pas avoir trop d'idées ou de propos déplacés, « bizarres », ou inappropriés, parler le même langage que tout le monde) ou encore, « apprendre à suivre les règles sans les discuter », « apprendre à ne pas trop prendre d'initiatives », « apprendre à faire semblant de comprendre, d'écouter, d'aimer, de s'intéresser », etc.⁶

Les élèves sont à l'école pendant une longue période et sont influencés par les apprentissages, les bons comme les autres. L'école n'est pas responsable de tout ce que l'enfant apprend de nuisible à sa sociabilité. Il n'est pas irréprochable, mais elle y contribue alors qu'elle revendique, et comment pourrait-elle faire autrement, de lui apprendre le lien social et le respect d'autrui. Les intentions d'aider les enfants, de les comprendre sont présentes chez pratiquement tous les enseignants, mais c'est au cœur du système que réside le véritable problème. Il est inadapté au monde actuel et la formation de ses intervenants n'est souvent pas suffisante pour s'occuper des problèmes des classes aujourd'hui.

Souvent la transmission se fait de façon très conventionnelle. Les enfants écoutent en restant assis et ils sont très vite confrontés à la compétition. Ils sont notés et jugés sur des critères de compétences individuelles.

Trop rarement les enseignants sont formés à la dynamique du groupe. Ils vont gérer le nombre d'élèves et rarement le groupe sera considéré comme une force. Sa vitalité et sa capacité d'échanges et d'interactions seront négligées faute de savoir qu'en faire. L'attention sera focalisée sur quelques élèves, les plus perturbateurs, les plus forts, les plus... Le groupe ne sera pas véritablement constitué pour créer la coopération et les échanges entre les différentes personnalités. Toute cette approche de la création du groupe qui devient producteur, créatif et coopératif devrait être un objectif prioritaire dans la formation des futurs enseignants.

Les peurs et les violences ne sont pas l'exclusivité des zones difficiles

Il est évident que dans certaines écoles ces réalités du monde scolaire sont plus spectaculaires. Dans chaque groupe humain, les peurs, les masques, les violences, les besoins insatisfaits des élèves et des professeurs sont toujours présents.

Le rapport au savoir n'est pas le même pour un élève qui est persuadé qu'il est nul, qu'il n'est pas intelligent, parce que l'enseignant ou ses parents le lui répète régulièrement ou tout simplement parce qu'il est dans une section dévalorisée, que pour l'élève d'une section prestigieuse, valorisé par ses professeurs et ses parents. Il en va de même à l'intérieur de la classe entre l'élève qui reçoit systématiquement des mauvaises notes et des remarques négatives et celui qui est toujours bien noté.

Même si au départ les aptitudes des uns et des autres ne sont pas identiques ce rapport à l'école ira en s'aggravant entre l'élève en échec et celui qui réussit.

Avoir peur de l'échec, émettre des doutes sur ses propres compétences peut provoquer des réactions très vives contre l'école et ses représentants. La réussite au contraire entraîne une estime de soi qui permet d'aborder les apprentissages nouveaux de façon plus sereine. Il est plus facile d'accepter le jeu de la compétition scolaire lorsque l'on gagne. (C'est égal de gagner ou de perdre...sauf quand on perd, comme le dit si bien Snoopy)⁷

Si le groupe n'est pas véritablement constitué, les peurs fondamentales refont surface et la réaction se fait de façon plus ou moins violente selon les individus.

Il ne s'agit pas de rêver à une société parfaite, avec des élèves doués, sages, tous les professeurs motivés, intéressés et intéressants et des parents toujours présents.

Il faut accepter la réalité car il n'est utile pour personne de regretter une situation idéale, cela ne fait que nous maintenir dans un sentiment d'impuissance.

Le public de l'école est touché par les crises de notre société malade. Ni les élèves et leurs parents ne sont parfaits ou des victimes à consoler. Chacun a sa part de responsabilité dans les problèmes scolaires, échec, violence. Les enfants sont les cibles privilégiées des marques et de notre société de consommation. Il est trop facile de les accuser de vouloir tous les biens de consommations qui leur sont proposés. Ils ont leur responsabilité, mais nous devons leur apprendre à résister à toutes ces

⁶ Ibid p. 180

⁷ Note personnelle

influences extérieures. Il ne suffit pas d'interdire l'entrée de la publicité dans l'école (est-ce possible ?) mais plutôt d'y résister et de comprendre les différents processus de commercialisation.

L'école doit inventer une forme de coopération avec les institutions extérieures et tous les acteurs de la vie publique (éducateurs, enseignants, travailleurs sociaux...) L'esprit critique est à développer de toute urgence. Une éducation susceptible d'exercer une certaine autonomie de pensée devrait être la règle. (Beaucoup de pédagogies « modernes » ont cet objectif et il n'est pas étonnant de voir les résistances qu'elles suscitent)⁸.

*Faire l'expérience de la dynamique de groupe, du contrat, savoir transformer la violence en conflit, savoir travailler en équipe sont des acquisitions nécessaires au cours de la scolarité*⁹

Nous devons sortir du modèle habituel où le savoir part de l'enseignant en direction de l'élève. Comme l'autorité ne détient plus le monopole du savoir ce modèle ne fonctionne plus aussi bien. Donner du sens aux apprentissages et à la vie, pourquoi apprendre ?

*L'ennui, la violence, et le rejet de l'école sont les conséquences directes de cette absence de contrat ou d'explication. Ils ne savent pas pourquoi ils doivent se soumettre, s'intéresser et s'impliquer quotidiennement. Les enfants sont les premiers philosophes, en ce sens qu'ils portent en eux, avant même l'information et la formation, le doute et les premières grandes interrogations humaines. L'enfant est préoccupé d'abord par le pourquoi, sans doute même avant le comment.*¹⁰

Et si les adultes ne savaient pas réellement à quoi sert l'école ? Souvent les enseignants ne sont jamais sortis de celle-ci. D'où viennent les programmes scolaires ? Quels sont leurs intentions et leurs objectifs ? Et si le désarroi des enseignants avait des similitudes avec celui des élèves ? Pourquoi j'enseigne ? Quel est le sens ? Quelles sont les valeurs que je défends ? Sont-elles compatibles avec celles de l'institution ? Est-ce que j'ai les possibilités de les défendre ? Le contrat n'est pas clair et rarement des équipes de maîtres se réunissent, par manque de temps ou d'intérêt pour se poser ces questions fondamentales.

Travailler sur le sens du métier, sa place et son rôle, sur la finalité de l'école les spécificités de chaque matière, seraient probablement très utiles. Cette démarche pourrait se faire régulièrement avec des groupes de maîtres, représentatifs de toutes les tendances. Pour éviter que le fossé continue de se creuser entre les deux catégories de maîtres (voir ci-dessus) il ne faut pas que ces groupes soient composés uniquement de volontaires.

Travailler avec les élèves sur le sens des règles internes, leur justification, comment et pourquoi les enseignants les revendique. Comprendre le pourquoi du vivre ensemble nécessairement réglementé.

Prendre le temps de s'interroger ensemble sur le pourquoi des différentes matières, pourquoi apprendre l'histoire, la philosophie, le sport... Pourquoi être poli, respectueux des autres... ne serait assurément pas une perte de temps.

Actuellement la plupart des contrats proposés par l'école sont souvent imposés à l'élève. Il ne participe pas à son élaboration et est tenu de l'accepter. Je m'engage à... sinon...

Or le véritable contrat s'élabore ensemble. Que peut proposer l'institution et ce que peuvent et veulent les différents acteurs. Quel est le point d'ancrage ? Phase essentielle pour faire ensemble.

Créer un véritable contrat ne se fait pas sans difficultés. Les rancœurs, les peurs, les refus ou encore les doutes doivent être exprimés. Au cœur même de cette parole résident les motivations. Or dans les établissements scolaires, nul ne parle de soi, de ses craintes ou de ses difficultés. Les enseignants peuvent-ils dire aux élèves ou à leurs collègues ce qui leur fait peur, qu'ils ne sont pas sûrs d'être à la hauteur, qu'ils voudraient être reconnus par eux, être rassurés sur leurs compétences et leur sécurité ? Les élèves peuvent-ils dire à leurs enseignants ou à leurs camarades qu'ils se sentent rabaissés, ne comprennent rien à ce cours, ont peur de ne pas avoir d'avenir, de place dans ce monde, qu'ils voudraient être mieux compris ou être rassurés sur leur potentiel et leur intelligence ? Ils ne le peuvent pas parce que l'école n'est pas un environnement qui laisse place à l'aveu des échecs ou des craintes. L'école est le lieu du faire semblant : en classe, il faut museler le négatif, le ravalier pour se concentrer sur l'efficacité, le gain de temps, et l'apprentissage muet des matières.

L'enjeu pour ce contrat est de taille, car si l'expression du négatif est évitée par confort ou pour éviter d'admettre les souffrances, les véritables motivations des personnes ne pourront apparaître. Certes, il

⁸ Idem

⁹ Ibid p. 196

¹⁰ Ibid. 198

*n'est pas évident d'aller à contre-courant de nos habitudes. A l'école, on est sanctionné quand on fait une faute ou qu'on admet une ignorance.*¹¹

Si un enseignant peut dire qu'il se sent rabaisé, il exprime son besoin de reconnaissance. Il souhaite être revalorisé. Un élève qui exprime sa peur de l'avenir à besoin de sécurité. Elaborer le positif, construire et vivre ensemble en prenant en compte les besoins et les motivations de chacun ne peut se faire que si les craintes et les souffrances peuvent s'exprimer et s'évacuer.

Ce sont les acteurs de l'école qui sont le plus à mêmes de constater les difficultés de celle-ci. Donnons-leur la parole et le pouvoir de changer, même si cela dérange. Créer en son sein un véritable esprit démocratique où la parole de chacun est véritablement écoutée. Créons des espaces où toutes les informations, y-compris les moins agréables à entendre, pourront s'échanger entre tous, élèves, parents, enseignants, personnels d'entretien, directeurs, décideurs politiques... Recréer le dialogue entre les différents acteurs pour pouvoir échanger les compétences et créer un lieu de vie adapté au monde moderne, créer des espaces où le conflit est possible. Nous éviterions les cloisonnements et les préjugés que chacun a sur les autres.

Travailler en équipe et gérer l'hétérogénéité

Un groupe est formé d'individus juxtaposés qui vont avoir tendance à se lier par affinité. Plus les élèves sont en difficulté plus les groupements sont forts. Les préjugés sont très présents autant du côté des élèves que des professeurs. Beaucoup d'élèves arrivent avec des représentations et des a priori très forts sur l'école et son personnel. La confiance ne sera pas présente et il sera très difficile de tenir la classe. Le fait d'être en groupe ravive des peurs archaïques : d'être jugé, agressé, rejeté, méprisé ou non reconnu. Ces peurs sont portées par les adultes et les élèves. La peur d'être agressé peut se traduire chez un enseignant par un abus d'autorité et de son pouvoir de sanction avec en retour la peur d'être jugé et celle de l'échec scolaire chez l'élève.

Si le leader d'un groupe ne sait pas le gérer correctement les peurs sont ignorées. Elles restent inconscientes et la majorité des individus le composant va mettre en place un système de défense. Ils porteront des « masques » et adopteront les comportements qui leur correspondent : celui de la bêtise, du mutisme, de l'hostilité, du docile, du rebelle... Ils renforceront les peurs qu'ils essaient de taire. La méfiance s'installera dans le groupe et les jugements de l'évaluateur seront renforcés. Comme aucun travail n'est fait pour que ces peurs, donc pour que les masques tombent, ils resteront collés sur les enfants (et les adultes). Chacun sera jugé séparément et ce « défaut » visible deviendra une sorte d'identité. De plus la classe va se diviser en sous-groupe d'affinité pour se rassurer. Chacun s'associe à ceux qui leur ressemblent, ceux qui ne font pas peur. Il est possible qu'une opposition se fasse entre les différents groupes rendant l'enseignement compliqué, voire impossible. De plus il sera difficile de se libérer de l'emprise de son sous-groupe. (le rebelle ne peut pas se montrer sage...) Des leaders des différents sous-groupe peuvent entrer en concurrence avec l'autorité du maître. Ils peuvent vouloir mener la classe à sa place et il n'est pas rare qu'ils y parviennent.

Faute d'avoir constitué le groupe nous sommes en présence de sous-groupe qui empêchent la coopération et la vie ensemble.

Le risque est grand pour l'enseignant de vouloir récupérer sa classe par petits groupes en choisissant celui qui lui fait le moins peur et en rendant certains élèves responsables du dysfonctionnement de la classe. Il risque de ne travailler qu'avec certains élèves en diabolisant les autres, ceux qui lui font peur. Ce groupe non constitué peut devenir nuisible à chaque individu qui le compose. L'enseignant cherchera soit la séduction ou de faire peur par un autoritarisme excessif.

Il s'agit donc d'apprendre à calmer les peurs des uns et des autres pour que chacun se sente en confiance et puisse rencontrer véritablement l'autre sans crainte. Si chacun peut admettre ses limites et ses lacunes, il devient possible de travailler ensemble. L'information peut circuler librement entre les élèves, entre les élèves et le maître et inversement. Elle devient une richesse qui permet de développer l'intelligence collective.

C'est pourquoi il faut avec les classes véritablement travailler à la constitution du groupe. Pour que l'hétérogénéité soit un gage de créativité et d'intelligence il faut qu'elle soit admise et gérée correctement.

¹¹ Ibid p. 201-202

La formation initiale doit impérativement former les futurs enseignants à gérer véritablement le groupe. Un groupe constitué permet le conflit qui est positif, s'il est exploité et non permanent. Il permet d'apprendre davantage sur soi et les autres, sur les motivations profondes de chacun.

La classe n'est pas un groupe bien différent de tout autre groupe de travail, on y retrouve les mêmes processus en marche, les mêmes difficultés et réalités. La grande différence réside entre ces deux faits : les élèves ne sont pas volontaires et il s'agit de personnes n'ont encore formé, dont l'identité n'est pas certaine, des êtres en apprentissage qui ne savent pas encore qui ils sont. Ces groupes, ou classes, sont donc davantage fragiles, plus susceptibles et influençables que des groupes d'adultes.¹²

Il faut agir comme avec des groupes d'adultes, en revendiquant la diversité et en l'encourageant. Eviter de faire des ghettos, qu'ils soient de culture, de classes sociales ou de réussite scolaire. L'école ne peut accepter de contribuer à creuser encore plus le fossé entre ceux qui réussissent et ceux qui échouent. La réussite minimale de tous est un gage de démocratie comme la mixité sociale. C'est aussi à l'école que nous apprendrons à vivre ensemble nos différences et les inévitables conflits qui en découlent.

Toute cette démarche de création du groupe devrait aussi s'appliquer aux différents professionnels, enseignants, éducateurs... Créer les équipes pédagogiques comme on crée les classes pour permettre de mieux vivre ensemble.

La création de véritables équipes pédagogiques est indispensable pour sortir les enseignants de leur solitude et de permettre à toutes les informations de circuler dans les établissements.

Il doit lui-même apprendre travailler en équipe, apprendre, entrer dans les conflits et exprimer ses difficultés auprès de ses collègues ou de ses supérieurs afin de pouvoir appréhender son propre groupe d'élèves, travailler avec eux en ce sens et de cette manière-là.

Ces méthodes de travail ne s'apprennent pas de manière théorique et formelle, elles s'expérimentent et se vivent pour être intégrées et pouvoir être utilisées vraiment.

Actuellement la critique des pédagogues contemporains, des chercheurs en Sciences de l'éducation est très forte. Il est absurde de dire qu'ils veulent détruire l'école républicaine. Ils veulent améliorer l'école (comme tout le monde). Toutes leurs recherches et propositions sont largement accusées d'avoir contribué à la dégradation de l'école. Il est paradoxal d'accuser les réformes d'échouer alors que la plupart n'ont pas eu le temps ni l'espace pour y entrer et être mises en application

Le problème et c'est la raison pour laquelle ils ne sont pas écoutés, c'est qu'ils font sans les gens, ils tombent dans ce travers presque missionnaire et ils cherchent à imposer ce qu'ils trouvent bon, vrai et juste, en toute bienveillance. Or on n'impose pas un changement aux gens. Voilà pourquoi, la réforme scolaire ne peut pas venir de l'extérieur.¹³

Nous devons travailler avec les maîtres qui sont confrontés aux difficultés de la classe tous les jours et avec eux chercher des solutions aux différents problèmes que pratiquement plus personne n'ignore.

Il s'agit d'accompagner le changement de l'école, d'aider les professionnels à trouver ensemble les modalités des changements en tenant compte de leurs résistances (qui ont du sens) et de leurs suggestions. Il n'y a pas de solution clé en main. Tout le monde porte en lui la névrose collective, accepter cela permet de travailler pour des changements sans faire semblant.

Comme les élèves, les enseignants sont aussi faibles et imparfaits. Il s'agit de cesser la comédie de la perfection des uns contre l'imperfection des autres.

Il est évident que le non jugement est une attitude essentielle pour le thérapeute, mais il doit pouvoir exprimer ses peurs, ses doutes parler de ses propres erreurs, reconnaître ses failles sans pour autant se sentir dévalorisé. Accepter d'apparaître comme quelqu'un d'humain avec ses défauts, qui n'est pas parfait et qui ose le montrer permet la construction du groupe car chacun pourra se dévoiler tel qu'il est réellement.

Il est particulièrement difficile pour les enseignants d'accepter ses difficultés et de les avouer, devant les élèves ou ses pairs. Dans l'impuissance et la souffrance, chacun juge l'autre et le rend responsable de ses propres difficultés.

Qui n'a jamais entendu ou dit : « vous êtes une mauvaise classe », « jamais je n'ai connu cela », « vous êtes les plus turbulents de toutes mes classes »... En fait comme vous ne répondez pas à mes attentes je vous le fais payer. Ce jugement est une forme de violence qui ne peut que revenir en retour.

¹² Ibid p. 212

¹³ Ibid p. 215

Une des plus grandes résistances au changement est le fait de croire que l'enseignant n'est là que pour transmettre un savoir. Evidemment il doit le faire, mais il ne peut être que cela. Les maîtres ont un rôle majeur dans l'évolution de l'éducation. A la fois ils sont responsables de l'apprentissage théorique, mais aussi de l'apprentissage de la vie collective.

*«Ils doivent assumer la transmission d'une éducation civique en exerçant l'intelligence collective. Soyons plus clairs : sur les bancs de l'école, il faut cesser de préconiser le gavage passif du contenu des manuels ; les élèves doivent être sollicités en tant que personnes douées d'invention parce qu'ils sont capables d'une écoute active et parce qu'ils revendiquent aujourd'hui ce droit à la participation en manifestant leur ennui bruyamment et, parfois violemment.»*¹⁴

Favoriser les échanges et la créativité intellectuelle n'est pas proposer la distraction ou des formes d'animation. Il ne s'agit pas pour l'enseignant de devenir un GO, mais un animateur au sens strict du terme, celui qui insuffle la vie. Il n'est pas question de renier les manuels et les programmes, mais comprendre que la connaissance est aussi hors de ces programmes. Changer la façon d'apprendre voilà le véritable défi.

Il n'est pas possible de transmettre un savoir sans éduquer. Il ne s'agit pas pour les maîtres de prendre la place des parents et de faire l'éducation familiale à leur place. L'affirmer pourrait signifier que la responsabilité de l'éducation n'appartient plus aux parents mais à l'éducation collective. La famille ne peut être écartée de l'éducation. Personne ne le souhaite, ni les parents ni les enseignants. Les enfants sont à l'école tous les jours, ils vivent en classe, à la récréation, pour certains à la cantine, il est évident que pendant tout ce temps ils apprennent à vivre en collectivité. Ils apprennent à vivre leur humanité davantage que dans les familles. *Nous sommes ce que l'éducation de nos parents nous a fait devenir, mais aussi ce que l'école fait de nous.*¹⁵

Nous sommes obligés de composer avec cette réalité.

Très souvent il est invoqué le manque de moyens pour régler les problèmes de l'école. Actuellement nous n'allons pas vers des améliorations à ce niveau. Il ne s'agit pas de nier les besoins de l'école. Souvent cela devient une sorte d'excuse et à nouveau les responsabilités sont rejetées à l'extérieur. Toutes les améliorations qualitatives qui permettent de reprendre confiance et de sortir du sentiment d'impuissance ne nécessitent pas ou très peu de moyens financiers. Ne pas accepter qu'une amélioration interne est possible, sans augmentation des budgets, ne permet pas une adaptation aux changements de la société.

Changer les autres est impossible, mais il est possible de changer l'environnement. En changeant les cadres dans lesquels les personnes sont placées, elles changent considérablement. C'est leur choix de changer, il n'est imposé par personne. Il est évident que l'aspect collectif est primordial.

*Le travail en équipe (qui est une forme d'aide réciproque et fournie par les seuls acteurs entre eux) doit permettre de créer les cadres qui vont favoriser la coopération.*¹⁶

Deux temps pour que le changement soit possible. Le premier est thérapeutique, dans la formation et dans l'institution il faut apprendre à sortir de l'impuissance en prenant conscience de ce que les acteurs sont, ce qu'ils font, ce qu'ils peuvent faire pour que l'école s'améliore. Il s'agit de former des groupes qui apprennent à vivre ensemble pour trouver le chemin de l'intelligence collective, celui des idées et des ressources échangées en toute confiance.

Ensuite les acteurs agissent entre eux, responsabilisés et sûrs de leur capacité d'action. Ils coopèrent et à force de réflexion contribuent à changer l'école.

Les acteurs de l'école doivent se former à l'apprentissage de la connaissance de soi et à l'apprentissage du travail en équipe, y compris avec les classes.

Il ne s'agit pas d'accabler ou d'obliger les enseignants à se former à cette régulation sociale. Il est évident que les maîtres ne pourront jamais être remplacés par des ordinateurs sauf s'ils admettent n'être que des transmetteurs de savoir ce qu'ils ne sont évidemment pas. Ils jouent un rôle irremplaçable dans l'éducation morale, civique, mentale des élèves. Ils influencent et éduquent les élèves, quoi qu'ils fassent. Ils doivent en être fiers et valorisés pour cette tâche indispensable.

La thérapie sociale n'est pas une thérapie individuelle : nos actions de formation-action mobilisent des groupes de coopération. Mais cette démarche n'est pas non plus une thérapie de groupe ; la formation n'est pas le lieu où le groupe vient se soigner : le groupe engagé dans une démarche de thérapie sociale doit arriver à un résultat, à la fois sur le plan social et sur le plan professionnel. Ce

¹⁴ Ibid p.218

¹⁵ Ibid p. 219

¹⁶ Ibid p. 223

*n'est pas non plus un travail social. C'est une démarche à la croisée des chemins, à l'articulation entre, d'une part, la psychothérapie et d'autre part, la recherche du changement social. J'essaie dans mon travail d'utiliser le regard et les outils du thérapeute pour fonder une démarche qui a des objectifs politiques. Mais dans l'action politique il n'est pas courant d'évoquer les haines, les peurs, qui pourtant sont omniprésentes et empêchent la coopération et la construction d'un projet commun.*¹⁷

Le changement ne se fera pas tout seul. Une institution ne peut s'améliorer que si ses membres se responsabilisent et prennent conscience du rôle qu'ils tiennent dans le renforcement de ses dysfonctionnements internes. Il appartient alors à chacun d'accepter que le changement passe par un travail personnel préalable pour se comprendre, appréhender ses compétences et ses torts, puis essayer d'agir en fonction de ce que l'on est et de ce que l'on peut. Changer soi-même implique que l'on passe d'une position de victime à une position de responsabilité.¹⁸

En identifiant et en connaissant ses propres freins qui empêchent la coopération nous pourrions avancer et mieux vivre ensemble. En saisissant ses propres blocages le maître sera mieux à même d'en parler à ses élèves pour enseigner dans une véritable démarche de coopération.

Il n'y a pas de honte à devoir être aidé, le changement nécessite un accompagnement. L'intention n'est pas de guérir les individus mais l'institution, l'objectif étant la réparation du collectif.

*On ne peut pas changer les institutions d'en haut et on ne peut pas les changer à la place des gens qui y sont.*¹⁹

Personne ne peut prétendre maîtriser l'ensemble des difficultés et il serait temps de solliciter beaucoup plus l'immense savoir des gens de terrain, de leur donner véritablement la parole et la possibilité d'intervenir dans les changements proposés.

Concevoir des dispositifs qui permettent le changement institutionnel est l'objectif du travail en thérapie sociale. Aider les intervenants à se sentir responsable, leur rendre leur pouvoir d'action et les investir dans la réflexion de ce changement. Même si ce changement reste difficile à mettre en place, c'est le but de la thérapie sociale.

Maintenant nous lançons la balle de votre côté pour que vous entendiez ce que vous avez vous-même à dire. En quoi êtes-vous responsable ? Quelles compétences et quels savoirs possédez-vous ? Comment pensez-vous pouvoir aider ? Etes-vous prêts à rencontrer ces autres qui travaillent auprès de vous ? Voulez-vous en finir avec l'impuissance ? Avez-vous peur de dire que vous avez peur ? Que faites-vous aujourd'hui, qu'avez-vous envie de faire demain ? Voulez-vous être aidé, avez-vous besoin des autres pour tout améliorer ?

Donner ou imposer des solutions est un gage d'échec.

Il faut le dire, tout le monde, pédagogues, anti-pédagogues, partisans de la révolution pédagogique, partisans du retour à l'ancienne école, enseignants, personnel éducatif, parents, élèves, tous sont bien intentionnés, tous aussi ont bien raison de se préoccuper de cette crise de l'école. Mais qui peut décider réellement de ce qui doit changer et comment le changer ?

*Personne, si ce n'est nous-mêmes, ensemble.*²⁰

¹⁷ Ibid p. 226

¹⁸ Ibid p. 226

¹⁹ Ibid p. 229

²⁰ Ibid p. 232